

donc pas heureuses si j'étais la femme de cet honnête homme, de ce cœur d'or?...

—Décevante illusion!... murmura la malade.

—Rêve impossible qu'il faut chasser!...

—Pourquoi? Mère, explique-toi!... tu me fais mourir!...

—Hélas! je ne puis rien t'expliquer, mon enfant!... Sache seulement que le bonheur auquel tu aspirais n'est pas fait pour toi!... Pauvre chère mignonne adorée, pauvre innocente victime, ta vie est vouée à la souffrance!... Un seul homme pouvait changer ta destinée... il est prisonnier... Il sera condamné peut-être... Une seule chose pouvait modifier ton avenir... la lettre que René Moulin cachait dans son logis de la place Royale... Cette lettre est anéantie!! Tout est contre nous, tu le vois bien!! Autour de nous tout s'écroule! Courbe la tête, mon enfant... résigne-toi! Porte à tes lèvres le calice que tu videras jusqu'à la lie!... Impose silence à ton cœur!... Étouffe les voix de ta jeunesse!... Ne songe plus au docteur Etienne dont tu ne peux être la femme!...

Angèle parlait rapidement avec une sorte de délire.

Les coups successifs qui venaient de la frapper en si peu de temps déterminaient chez elle une surexcitation terrible.

Berthe, que la stupeur et l'effroi paralysaient, cherchait vainement le sens de ces paroles pleines d'inquiétants mystères...

LXXV

Mme Leroyer se tut.

Berthe répéta, en appuyant ses deux mains sur son cœur qu'une douloureuse angoisse oppressait :

—Je ne puis être la femme du docteur Etienne? Pourquoi? Oh! ma mère chérie, tu ne peux affirmer une semblable chose sans m'en expliquer la raison... Ce serait trop cruel...

—Ne m'interroge pas, je t'en supplie!... interrompit la mourante, je ne pourrais répondre...

—Tu ne peux m'apprendre quel fatal secret plane autour de moi et empêcherait un honnête homme de me donner son nom?...

—C'est impossible...

—Quoi!... s'écria la jeune fille dont la tête s'égarait. Je suis indigne d'Etienne, et je n'ai pas le droit de connaître la cause de cette indignité?... Mais c'est monstrueux, cela!... Qu'ai-je donc fait?

Éperdue, Mme Leroyer voulut interrompre Berthe, mais celle-ci, la tête haute, le visage empourpré, l'œil brillant, continua d'une voix haletante :

—Encore une fois, qu'ai-je fait? Je veux le savoir, entends-tu! Est-ce qu'il y a sur ma vie une tache inconnue?... Est-ce que l'ombre d'un soupçon a jamais effleuré mon honneur de jeune fille? N'ai-je pas été une enfant soumise?... une sœur aimante?... N'ai-je pas porté dignement un nom sans tache, le nom de mon père?

Angèle écoutait, la tête basse, l'âme oppressée. Chaque parole de cette enfant angéliquement pure tombait comme une goutte de plomb fondu sur son cœur déchiré.

Quand elle entendit Berthe parler de son père, il lui devint impossible de se contenir et, perdant toute présence d'esprit, toute prudence, elle laissa tomber de ses lèvres cette phrase qu'une minute plus tard elle aurait voulu racheter au prix de son sang :

—Hélas! pauvre enfant chérie, le nom que tu portes n'est pas le nom de ton père!...

Prise d'un étouffement subit après avoir parlé, Mme Leroyer se laissa tomber sur un siège.

Berthe se jeta à ses genoux et lui saisit les mains.

—Qu'as-tu dit? s'écria-t-elle.

—La vérité.

—Je ne porte pas le nom de mon père?...

Angèle secoua négativement la tête.

—Mère bien-aimée, poursuivit la jeune fille, il est une faute que je ne commettrai jamais, c'est celle de douter de toi... Si obscures, si incompréhensibles que semblent tes paroles, elles cachent certainement une chose honorable pour toi... Mais j'ai le droit et le devoir de te demander une explication, et cette explication je l'attends de ta tendresse et de ta loyauté... Tu en as dit trop long pour te taire. Je veux le mot de l'énigme sombre!

Un hoquet pareil à celui de l'agonie soulevait la poitrine d'Angèle.

La malheureuse femme dégagea ses mains, captives dans celles de Berthe, et les portant à son front brûlant qu'envahissait un ouragan de pensées confuses, elle murmura d'une voix qui sifflait en passant entre ses dents serrées :

—Ah! mon secret m'échappe! Abel... Abel... pardonne-moi!... Je n'en ai plus le droit...

Pendant quelques secondes ses sanglots éclatèrent; des larmes abondantes inondèrent son visage; elle se tordit les mains.

Quand un peu de calme lui fut revenu, elle poursuivit :

—Le voici, le secret terrible... le voici tout entier... Écoute, ma fille, et sois forte... Le nom de Monestier n'était pas celui de ton père... Ce n'est pas dans son lit que ton père est mort...

Berthe ne savait rien et ne devinait rien, mais elle pressentait quelque chose d'effroyable et devint livide.

—Ce n'est pas dans son lit que mon père est mort? répéta-t-elle d'une voix sourde.

—Non...

—Où donc?

—Sur l'échafaud.

La jeune fille poussa un de ces cris qui font frissonner jusque dans la moelle de leurs os ceux qui les entendent.

Elle ne défaillit pas néanmoins mais, les yeux agrandis et les narines palpitantes, elle regarda sa mère avec une expression d'égarement voisine de la folie.

Ses lèvres balbutièrent après un instant :

—Sur l'échafaud!... sur l'échafaud!... quel crime avait-il donc commis?

Angèle se dressa, galvanisée.

—Un crime!... lui!... ton père?... s'écria-t-elle. Lui, le meilleur et le plus noble des hommes!... Ah! tu ne le crois pas!... Il est mort innocent, entends-tu bien, ma fille!...

—Innocent... répéta Berthe, presque sans en avoir conscience.

—Et cependant les juges l'ont condamné, poursuivit Mme Leroyer, on a dressé l'échafaud à la barrière Saint-Jacques... puis, un matin lugubre, devant une foule avide d'émotions hideuses, la tête du martyr est tombée dans le panier sanglant! Affolée par la douleur, voulant le revoir une fois encore, je vous avais conduits là tous les deux, Abel et toi, pour allumer dans votre sang la fièvre de vengeance qui brûlait dans le mien! Dès le lendemain je regrettais cette faute... Tu étais une enfant trop jeune pour comprendre et pour te souvenir... Abel et moi nous étions promis de te faire oublier... Nous avions réussi... Aujourd'hui tu sais tout... Prie pour le juste qui fut ton père... Berthe sanglotait.

—Comment s'appelait-il?... demanda-t-elle.

—Paul Leroyer... C'était son nom... c'est le nôtre...

La jeune fille s'agenouilla et, joignant les mains, elle balbutia :

—Oh! mon père!... mon pauvre père!...

—Prie, mon enfant, poursuivit Angèle, prie pour le martyr!...

Après un silence, elle ajouta :

—Et maintenant je vais t'apprendre le secret que je devais emporter dans la tombe et que je n'ai pas su garder!...

Puis la malheureuse femme, la mère de douleur, raconta d'une voix éteinte ce que nos lecteurs savent déjà du procès et de la condamnation de Paul Leroyer, accusé et convaincu d'avoir assassiné son oncle, le médecin de Brunoy, pour le voler.

—Il était innocent, tu le vois bien... dit Angèle en achevant son lamentable récit. Mais la fatalité s'acharnait après lui!... tout semblait l'accuser : l'argent dont il ne pouvait expliquer la possession, ses mains teintes de sang, sa présence sur le lieu du crime, les clameurs d'agonie qui montaient de la Seine... Une vie sans tache, une vie d'honneur et de travail fut une insuffisante égide contre de fausses apparences... Paul Leroyer, mon mari, ton père, condamné par des juges aveugles, mourut sur l'échafaud... Il y avait des coupables cependant... Ton frère et moi nous les avons cherchés sans relâche, et toujours en vain... Abel, au moment de rendre à Dieu son âme si pure, m'a fait jurer de continuer seule la tâche sainte qui devait aboutir à la réhabilitation du nom de ton père...

J'ai eu un moment d'espoir... Un ami inconnu, ou pour mieux dire oublié, m'apportait les indices qu'Abel et moi nous cherchions depuis vingt ans et qu'un hasard providentiel avait placés dans ses mains vengeresses... René Moulin possédait une lettre où l'un des complices de l'assassinat du médecin de Brunoy se trouvait nommé... C'est cette lettre que tu allais chercher à la place Royale...

—Ah! s'écria Berthe, maintenant je comprends tout!

—Par malheur un des assassins connaissait l'existence de la lettre... continua la mourante. Aussi elle est détruite et le misérable trouvera moyen de perdre René demain, comme il a perdu ton père il y a vingt ans!... T'expliqueras-tu maintenant mes angoisses, mon découragement, mon désespoir, quand je vois que tout s'écroule, que tout est perdu sans ressources? Quand, pour réhabiliter le martyr, il ne nous reste plus rien!...

Le front de la jeune fille se plissa, tandis que ses prunelles d'azur prenaient les teintes froides de l'acier.

—Il ne nous reste plus rien! s'écria-t-elle. Que dis-tu là, ma mère? Je les ai vus, moi, ces hommes, et je les connaîtrai partout, je te le répète, je te le jure! Quand à la lettre, tu comprends bien que René la sait par cœur, il ne l'oubliera pas! Au jour prochain où il sera libre, il nous en dira le contenu, il me donnera des armes pour la lutte, car cette tâche secrète que vous vous étiez imposés, toi et mon frère, c'est à moi qu'elle incombe, et je suis prête au combat!

—Berthe, que veux-tu donc? balbutia Mme Leroyer profondément émue.

—Venger mon père!

—Pauvre enfant, que pourras-tu seule?

—Rien peut-être, mais avec René Moulin je pourrai beaucoup... je l'attendrai, et c'est lui qui me guidera...

—Tu as raison, ma fille chérie! l'heure si longtemps espérée sonnera peut-être enfin... Nous irons le demander à Dieu sur la tombe de ton père...

—La tombe de mon père! répéta Berthe. Elle existe donc?

—Oui.

—Où?

—Au cimetière Montparnasse, tout près du tombeau d'Abel.

—Quel nom est gravé sur la pierre?

—Aucun, mais ce seul mot : JUSTICE!

—Comme sur l'enveloppe qui contenait la lettre détruite?

—Oui... et pour le même motif.

—Tu me montreras cette tombe?

—Oui... et si je meurs trop tôt pour t'y conduire, René Moulin me remplacera.

Berthe baisa les mains d'Angèle.

—Mère bien-aimée, murmura-t-elle, je t'en supplie, ne dis pas cela!... Pourquoi parles-tu de mourir?...

—Parce que je suis bien malade... J'ai trop longtemps et trop cruellement souffert... Je n'ai plus la force de vivre...

—Nous te sauverons.

Mme Leroyer secoua mélancoliquement la tête.

LXXVI

—Je t'ai fait de la peine, ma fille adorée, reprit Mme Leroyer après un silence, pardonne-moi! Je donnerais ma vie sans regret, si en la donnant je pouvais t'éviter un chagrin. Je souffre autant que toi en te voyant souffrir, mais la cruelle nécessité s'impose! Tu dois fermer ton cœur à l'amour tant que tu n'auras pas le droit de marcher la tête haute et de reprendre ton vrai nom. Pour devenir la femme du docteur Etienne, il faudrait, avant tout, lui dire qui nous sommes... lui révéler le terrible secret... Le veux-tu?

—Jamais!! répliqua Berthe. Il pourrait croire que mon père était coupable, et je n'admettrais pas même un doute... mieux vaut qu'il ignore tout...

—Ainsi, tu me pardonnes?

—Je n'ai rien à te pardonner, mère chérie je ne peux que t'aimer...

—Embrasse-moi...

—De tout mon cœur!... de toute mon âme!...

La suite au prochain numéro